

John
MacArthur

1-3
Jean



230, RUE LUPIEN
TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G8T 6W4
CANADA

Introduction à 1 Jean

À la fin du 1^{er} siècle, le monde gréco-romain était dans un état d'effervescence culturelle, philosophique et religieuse. À l'époque, le syncrétisme et l'inclusivisme religieux étaient monnaie courante, comme Donald W. Burdick le fait remarquer :

Mise à part la sphère judéo-chrétienne, le monde était inclusiviste sur le plan religieux. Il y avait toujours de la place pour une nouvelle religion, dans la mesure, bien entendu, où elle n'était pas de nature exclusive. Toutefois, le syncrétisme ne s'exprimait pas simplement par la tolérance envers d'autres genres de foi. Son expression caractéristique se manifestait selon une combinaison d'idées et de croyances variées, issues de diverses sources et destinées à former des religions nouvelles ou aberrantes. C'était l'époque du boom des religions à mystère, l'époque de l'occulte, l'époque de la prolifération de sectes gnostiques (*The Letters of John the Apostle* [Chicago : Moody, 1985], p. 4).

Nulle part ailleurs ce phénomène n'était aussi manifeste que dans la province romaine de l'Asie, située dans la partie ouest de l'Asie Mineure, à savoir la Turquie moderne. Cette région formait entre les continents européen et asiatique un pont terrestre balayé par des marées d'invasion et de migration. Il en résultait un mélange d'idéologies, de philosophies et de religions. Le culte de l'empereur y était très répandu. Dans cette région, on rendait également un culte à une myriade de faux dieux, y compris Asclépios, Athéna, Zeus, Dionysos (Bacchus), Cybèle, Apollon, et Artémis, dont le temple magnifique à Éphèse comptait parmi les Sept Merveilles du monde de l'Antiquité.

Au milieu des ténèbres du paganisme et de la superstition, l'Église chrétienne était un flambeau d'espoir qui faisait briller la lumière de la vérité (voir Mt 5.14 ; Ph 2.15). Cependant, l'Église d'Asie n'existait pas en vase clos. L'abondance d'idéologies qui se faisaient concurrence la menaçait inévitablement – tant de l'extérieur, par les fausses religions, que de l'intérieur, par les faux enseignants (« loups cruels » et « loups ravisseurs » ; Ac 20.29 ; Mt 7.15) et leurs disciples (« faux frères » ; voir 2 Co 11.26 ; Ga 2.4) qui infiltraient les Églises. Les pressions avaient déjà commencé à nuire aux Églises d'Asie. Certaines s'étaient divisées, lorsque leurs faux enseignants et leurs disciples les avaient quittées (1 Jn 2.19). Seules deux des sept Églises de la région dont il est fait mention dans Apocalypse 2 et 3 ont reçu l'approbation du Seigneur (Smyrne et Philadelphie) ; les cinq autres se sont fait reprocher leur amour du monde et leur tolérance de la fausse doctrine (Éphèse, Pergame, Thyatire, Sardes et Laodicée).

C'était dans ce lieu stratégique, où le combat « contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes » (Ép 6.12) faisait le plus rage, qu'œuvrait Jean, le dernier apôtre à mourir. Il était venu en Asie plusieurs années plus tôt et s'était établi à Éphèse, la capitale de la province (voir « La date et le lieu de rédaction de l'épître » plus loin). Bien qu'ici il soit devenu vieux (fort probablement dans les quatre-vingt ans), son âge avancé n'a rien changé au grand zèle avec lequel Jean énonce la vérité. Reconnaisant les dangers qui menacent les congrégations dont il a la charge, l'apôtre

s'est armé de sa plume pour défendre « la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes » (Jud 3).

À notre époque inclusiviste du sécularisme, du relativisme post-moderne, des sectes du Nouvel Âge et des religions militantes du monde, les mises en garde et les paroles rassurantes de l'apôtre arrivent à point et sont pertinentes. Comme toujours, l'Église en fait fi à ses risques et périls.

L'AUTEUR DE 1 JEAN

La première épître de Jean et celle aux Hébreux sont les deux seules épîtres néotestamentaires qui ne révèlent pas l'identité de leurs auteurs. Toutefois, depuis le I^{er} siècle jusqu'à la montée du criticisme supérieur destructeur, à la fin du XVIII^e siècle, l'Église a continuellement attribué la paternité de 1 Jean à l'apôtre Jean. On trouve des allusions possibles ou claires à 1 Jean dans des œuvres de la fin du premier siècle et du début du deuxième siècle comme *Première et deuxième épître aux Corinthiens* de Clément de Rome, la *Didache*, *Épître de Barnabé*, *Le Berger d'Hermès*, *Épître à Diognète*, *Apologies* et *Dialogue avec Tryphon* de Justin le martyr, *Épître aux Philippiens* de Polycarpe, ainsi que les écrits de Papias, contemporain de Polycarpe. Irénée fut cependant, dans les dernières décennies du II^e siècle, le premier auteur à citer directement 1 Jean et à en attribuer la paternité à l'apôtre Jean. Son témoignage est particulièrement significatif, étant donné qu'il était le disciple de Polycarpe, qui était lui-même le disciple de l'apôtre Jean. Clément d'Alexandrie et Tertullien, deux contemporains d'Irénée, ont également attribué la paternité de l'épître à l'apôtre Jean, comme le font tous les livres néotestamentaires du II^e siècle formant le canon muratorien. Au III^e siècle, Origène, Denys d'Alexandrie et Cyprien de Carthage ont également reconnu l'apôtre Jean comme l'auteur de l'épître. Pour résumer la preuve apportée par l'Église primitive, Eusèbe, historien ecclésiastique du IV^e siècle, a écrit : « Pour ce qui est des écrits de Jean, en dehors de l'Évangile, la première de ses épîtres est aussi reconnue par nos contemporains et par les anciens comme hors de toute contestation [...]. » (*Histoire ecclésiastique*, III.XXIV.17).

Bien que Jean ne s'identifie pas lui-même dans 1 Jean (comme dans le cas de l'Évangile selon Jean), la preuve interne étaye fortement le témoignage de l'Église primitive en faveur de sa paternité épistolaire.

D'abord, il y a des similarités frappantes entre l'épître à l'étude et l'Évangile selon Jean. Les deux œuvres présentent une série de contrastes marqués, sans troisième élément (par exemple : lumière et ténèbres ; vie et mort ; amour et haine ; vérité et mensonges ; amour du Père et amour du monde ; enfants de Dieu et enfants du diable ; être dans le monde, mais pas du monde ; connaître Dieu ou ne pas connaître Dieu ; avoir la vie éternelle ou ne pas avoir la vie éternelle).

Leurs styles grammaticaux sont également très similaires, ce qui a poussé Nigel Turner à écrire : « Les considérations d'ordre stylistique en faveur de l'unité [de la paternité] sont effectivement frappantes » (J. H. Moulton, *A Grammar of New Testament Greek* ; vol. IV : *Style*, de Nigel Turner [Édimbourg : T. & T. Clark, 1976], p. 133).

Les deux livres ont également en commun beaucoup de mots et d'expressions, dont certains ne se trouvent nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament (pour en savoir plus sur de telles similarités, voir Robert Law, *The Tests of Life* [Édimbourg : T. & T. Clark, 1914], p. 341-345) ; et A. E. Brooke, *A Critical and Exegetical Commentary on the Johannine Epistles*, *The International Critical Commentary* [Édimbourg : T. & T. Clark, 1912], p. ii-ix). Certains critiques soulignent des différences entre 1 Jean et l'Évangile selon Jean, qu'ils affirment être la preuve d'une double paternité. Toutefois, ces différences sont contestables, inconséquentes ou explicables, selon les contextes différents dans lesquels les deux livres néotestamentaires ont été écrits. En dépit des différences, les vocabulaires de 1 Jean et de l'Évangile selon Jean présentent plus de similarités que l'Évangile selon Luc et le livre des Actes, Éphésiens et Colossiens, ou 1 Timothée et Tite, que l'on reconnaît être du même auteur (D. A. Carson, Douglas J. Moo et Leon Morris, *An Introduction to the New Testament* [Grand Rapids : Zondervan, 1992], p. 448-449).

Finalement, on retrouve les mêmes thèmes théologiques dans les deux œuvres, y compris l'incarnation (1 Jn 4.2 ; Jn 1.14) du Fils

de Dieu (1 Jn 5.5 ; Jn 20.31) éternel (1 Jn 1.1 ; Jn 1.1) et unique (1 Jn 4.9 ; Jn 3.16) ; la vérité selon laquelle Jésus-Christ est la source de la vie éternelle (1 Jn 5.11 ; Jn 6.35) et est la vie éternelle (1 Jn 5.20 ; Jn 11.25) ; que les croyants étaient autrefois les enfants du diable (1 Jn 3.8 ; Jn 8.44), qu'ils faisaient partie de son système mondial impie (1 Jn 4.5 ; Jn 15.19), qu'ils marchaient dans les ténèbres (1 Jn 1.6 ; Jn 12.35), et qu'ils étaient spirituellement aveugles (1 Jn 2.11 ; Jn 9.39-41) et morts (1 Jn 3.14 ; Jn 5.25) ; le fait qu'en raison de son amour pour les pécheurs perdus Dieu a envoyé son Fils donner sa vie à la place des croyants (1 Jn 3.16 ; Jn 10.11) afin d'expier leurs péchés (1 Jn 3.5 ; Jn 1.29), afin qu'ils puissent renaître (1 Jn 5.1 ; Jn 3.5-7) et recevoir la vie éternelle (1 Jn 5.11 ; Jn 3.15,16) par la foi en Jésus (1 Jn 5.13 ; Jn 3.16) ; et que par conséquent ils connaissent Dieu (1 Jn 5.20 ; Jn 17.3), qu'ils connaissent la vérité (1 Jn 2.21 ; Jn 8.32), qu'ils soient de la vérité (1 Jn 3.19 ; Jn 18.37), qu'ils obéissent à la vérité (1 Jn 2.5 ; Jn 8.51) et qu'ils sachent qu'ils sont enfants de Dieu (1 Jn 3.1,2 ; Jn 1.12).

L'auteur de 1 Jean déclare également avoir été le témoin oculaire des événements de la vie de Christ (voir l'exposé sur 1.1-4 dans le chapitre 1 du présent volume), par contraste avec les chrétiens de la seconde génération auxquels ils s'adresse. Cela réduit considérablement le nombre d'auteurs possibles. Cela signifie que l'auteur devait faire partie des quelques rares personnes à avoir connu intimement Jésus durant sa vie terrestre (voir 1.1) et à être encore vivant plusieurs décennies plus tard lorsque la première épître de Jean a été écrite.

Certains critiques tentent de renverser cet argument en prétendant que l'emploi par l'auteur du prénom « nous » dans les versets d'introduction désignent l'Église dans l'ensemble. Cependant, faire appel à l'expérience commune de tous les croyants pourrait difficilement permettre d'authentifier le message de l'auteur. Par ailleurs, si le « nous » des versets 1 à 4 désigne l'Église dans son ensemble, qui sont les « vous » ? Ce point de vue donne lieu à une absurdité selon laquelle la chrétienté ferait allusion à elle-même. Il ne s'agit de rien de plus que d'une tentative infructueuse pour nier la vérité de La Palice selon laquelle l'auteur était un témoin oculaire. Ce témoin oculaire, c'était l'apôtre Jean.

L'auteur de l'épître à l'étude écrit également avec autorité :

Rien de ce qu'il écrit ne laisse sentir des hésitations ou des excuses. Il n'hésite pas à traiter de menteurs, d'imposteurs ou d'antéchrists certaines classes de gens. Il fournit des tests selon lesquels tout le monde peut entrer dans l'une ou l'autre de deux catégories. Selon leur relation avec ses tests, ils ont ou non Dieu, ils connaissent ou non Dieu, ils sont nés ou non de Dieu, ils ont la vie ou sont morts, ils marchent dans les ténèbres ou dans la lumière, ils sont enfants de Dieu ou enfants du diable. Cette autorité dogmatique de l'auteur se voit particulièrement dans ses affirmations et ses commandements (John R. W. Stott, *The Epistles of John*, The Tyndale New Testament Commentaries [Grand Rapids : Eerdmans, 1964], p. 34).

Il s'attendait clairement à ce que ses lecteurs obéissent à ses commandements sans poser de questions. Seul un apôtre, que ceux à qui il s'adressait connaissaient et respectaient, pouvait avoir écrit une lettre avec une telle autorité sans décliner son identité.

Étant donné qu'il est clair que le même auteur a écrit l'Évangile selon Jean et 1 Jean, nous avons la preuve que l'apôtre Jean a écrit non seulement l'Évangile, mais encore l'épître. Il est possible de résumer brièvement cette preuve en cinq points qui convergent tous inmanquablement vers la paternité johannique :

Premièrement, l'auteur de l'Évangile était Juif, comme sa connaissance des coutumes et des croyances juives l'indique.

Deuxièmement, il a vécu en Palestine, comme le démontre sa connaissance approfondie de la région.

Troisièmement, l'auteur a dû être le témoin oculaire de plusieurs des événements qu'il a rapportés, étant donné qu'il a donné de nombreux détails que seul un témoin oculaire aurait pu connaître.

Quatrièmement, l'auteur était un apôtre. Il connaissait intimement les pensées et les sentiments des douze.

Finalement, l'auteur était l'apôtre Jean, étant donné que son nom n'apparaît pas dans le quatrième Évangile. Aucun autre auteur n'aurait pu négliger de mentionner un apôtre aussi important. (Pour en savoir plus sur la preuve que l'apôtre Jean a écrit l'Évangile selon

Jean, voir *John 1-11*, The MacArthur New Testament Commentary [Chicago : Moody, 2006], p. 3-7.)

En dépit du témoignage unanime de l'Église primitive et de la preuve interne solide en faveur de la paternité johannique de cette épître, certains critiques de mauvaise foi insistent pour l'attribuer à quelqu'un d'autre. Le candidat habituel est le soi-disant Jean le presbytre. L'existence de cet obscur personnage repose entièrement sur une affirmation très controversée qu'Eusèbe a attribuée à Papias, qui, à l'instar de Polycarpe, a compté parmi les disciples de l'apôtre Jean. Eusèbe cite Papias en disant : « Si à l'époque tous ceux qui avaient été au service des anciens (presbytres) étaient venus, me suis-je renseigné dans les moindres détails selon leurs déclarations – ce qu'André et Pierre ont dit, ou ce qui a été dit par Philippe, ou par Thomas, ou par Jacques, ou par Jean, ou par Matthieu, ou par n'importe quel autre des disciples du Seigneur : ces choses qu'Aristion et le presbytre [ancien] Jean, disciples du Seigneur, disent » (traduction libre d'un extrait tiré du livre *Exposition of the Oracles of the Lord*, 1).

Il est cependant peu probable que Papias ait pensé à deux Jean différents. Il mentionne Jean de nouveau avec Aristion parce qu'ils étaient encore en vie (comme le temps présent du verbe « disent » l'indique). Il répète le mot « presbytre » avant de nommer Jean de nouveau afin de démontrer qu'il fait allusion au Jean qu'il avait antérieurement décrit comme étant l'un des anciens (presbytres). R. C. H. Lenski fait remarquer :

En mentionnant Jean pour la deuxième fois, Papias prend soin de répéter le terme « *le presbytre Jean* », afin de prouver hors de tout doute qu'il pense au Jean dont le nom figure au nombre des sept qu'il vient d'appeler « les presbytres » ; car, si dans ce deuxième exemple il n'avait écrit que « Jean », le lecteur aurait pu croire qu'il s'agissait d'un Jean différent de celui dont le nom apparaît dans la liste des sept personnes appelées « les presbytres ». Papias veille à ce que nous évoquions le même homme lorsque « le presbytre Jean » est mentionné, à savoir l'un des sept presbytres qu'il vient de nommer (*The Interpretation of St. John's Revelation* [Minneapolis : Augsburg, 1943], p. 9 ; italiques pour souligner).

Il est improbable que deux hommes aussi importants prénommés Jean aient vécu à Éphèse à la même époque. Même si l'on pouvait prouver que « le presbytre Jean » a réellement existé, il n'y a strictement rien qui prouve qu'il a écrit les épîtres johanniques (ou quoi que ce soit d'autre). Le fait qu'il a exercé de l'autorité sur plusieurs Églises (voir 2 et 3 Jean) suggère également que l'auteur était un apôtre, puisque l'autorité des anciens se limitait à leur propre congrégation. Le point de vue selon lequel « le presbytre Jean » a écrit 1 Jean néglige également d'expliquer pourquoi Irénée, qui était un des disciples de l'apôtre Jean, a attribué cette paternité à l'apôtre.

Jean était le cadet des deux fils de Zébédée (puisque Jacques est presque toujours nommé en premier lorsque les deux noms apparaissent ensemble), pêcheur prospère de la mer de Galilée qui était propriétaire de sa propre barque et qui avait des ouvriers (Mc 1.20). Jean avait pour mère Salomé (voir Mc 15.40 et Mt 27.56), qui contribuait financièrement au ministère de Jésus (Mt 27.55,56) et qui était peut-être la sœur de Marie, mère de Jésus (Jn 19.25). Si c'est le cas, Jean et Jésus auraient été cousins.

Jean était disciple de Jean-Baptiste (voir Jn 1.35-40 ; bien que, fait caractéristique, Jean ne se soit pas nommé). Lorsque Jean-Baptiste a indiqué que Jésus était le Messie, Jean l'a immédiatement laissé pour suivre Jésus (Jn 1.37). Après être resté avec lui pendant un moment, Jean est retourné à la pêcherie de son père. Plus tard, il est devenu en permanence le disciple de Jésus (Mt 4.18-22) et a reçu le nom d'apôtre (Mt 10.2).

Conjointement avec Jacques et Pierre, Jean faisait partie du cercle intime des douze (voir Mt 17.1 ; Mc 5.37 ; 13.3 ; 14.33). Après l'Ascension, il est devenu l'un des chefs de l'Église de Jérusalem (Ac 1.13 ; 3.1-11 ; 4.13-21 ; 8.14 ; Ga 2.9). Selon la tradition, Jean aurait passé les dernières décennies de sa vie à Éphèse, à veiller sur les Églises de la région avoisinante (Clément d'Alexandrie, *Quel riche sera sauvé ?*), ainsi qu'à écrire son Évangile (vers 80-90) et ses trois épîtres (vers 90-95). Vers la fin de sa vie (selon Irénée [*Contre les hérésies*, III.3,4], Jean a vécu jusqu'à l'époque de l'empereur Trajan [vers 98-117] et s'est fait exiler sur l'île de Patmos. C'est là où il a reçu et a mis par écrit les visions décrites dans le livre de l'Apocalypse (vers 94-96).

En dépit de sa réputation d'« apôtre de l'amour », Jean avait un tempérament de feu. Jésus a donné à Jean et à Jacques le nom de « fils du tonnerre » (Mc 3.17), nom dont les deux frères se sont montrés dignes. Indignés par le fait qu'un village de Samarie avait refusé de recevoir Jésus et les disciples, et surestimant leur pouvoir apostolique, ils avaient demandé au Seigneur avec empressement : « Seigneur, veux-tu que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » (Lu 9.54.) Dans le seul incident que rapportent les Évangiles synoptiques selon lequel Jean a agi et parlé seul, il manifeste la même attitude, en disant à Jésus : « Maître, nous avons vu un homme qui chasse des démons en ton nom ; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne nous suit pas » (Lu 9.49).

Bien qu'il se soit adouci avec le temps (je retrace le développement de son caractère spirituel dans mon livre intitulé *Twelve Ordinary Men* [Nashville : W Publishing Group, 2002]), Jean n'a jamais perdu sa passion pour la vérité. Deux esquisses de caractère datant de ses années passées à Éphèse le révèlent. Selon Polycarpe, « Jean, le disciple du Seigneur, étant allé aux bains à Éphèse, aperçut Cérinthe à l'intérieur ; il bondit alors hors des thermes sans s'être baigné, en s'écriant : « Sauvez-nous, de peur que les thermes ne s'écroulent, car à l'intérieur se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité ! » » (Irénee, *Contre les hérésies*, III.3.4). Clément d'Alexandrie relate la manière audacieuse dont Jean est entré dans le camp d'une bande de voleurs et a conduit son capitaine, qui avait déjà fait profession de foi en Christ, à la vraie repentance (voir *Quel riche sera sauvé ?*).

LA DATE ET LE LIEU DE RÉDACTION DE L'ÉPÎTRE

Bien que l'épître à l'étude ne contienne aucune indication historique quant au moment ou au lieu où elle a été écrite, Jean l'a fort probablement composée à Éphèse vers la fin du 1^{er} siècle. Tel que mentionné précédemment, le témoignage de l'Église primitive indique que Jean se trouvait dans cette ville à cette époque-là. Le fait que l'apôtre appelle à maintes reprises ses lecteurs « petits enfants » (2.1,12,28 ; 3.7,18 ; 4.4 ; 5.21) laisse entendre qu'il était beaucoup plus vieux qu'eux et qu'il a écrit 1 Jean vers la fin de sa vie. L'hérésie contre laquelle Jean s'est érigé (voir les remarques apparaissant sous

« L'occasion et le but de l'épître » plus loin) semble avoir été une forme naissante de gnosticisme, qui a commencé à se développer vers la fin du 1^{er} siècle. De plus, le fait qu'on ne fasse aucune mention de la persécution sous l'empereur Domitien (vers 95) suggère que Jean a écrit l'épître à l'étude avant que cette persécution ne commence. Finalement, 1 Jean a probablement été écrit après l'Évangile selon Jean (voir Burdick, *The Letters of John*, p. 38-40, qui estime qu'au moins 80 p. cent des versets de 1 Jean reflètent des concepts qui se trouvent dans l'Évangile selon Jean [p. 40]). Étant donné que Jean a écrit son Évangile vers 80-90 (*John 1-11*, *The MacArthur New Testament Commentary*, p. 9), il est raisonnable de la dater entre 90 et 95.

L'OCCASION ET LE BUT DE L'ÉPÎTRE

Tel que mentionné précédemment, les Pères de l'Église (par exemple : Justin le martyr, Irénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe) ont indiqué que Jean se trouvait à Éphèse durant la rédaction de l'épître à l'étude, où le vieil apôtre veillait sur plusieurs Églises de la région avoisinante. Comme Paul l'avait prédit (Ac 20.29,30), de faux enseignants, influencés par les courants religieux et philosophiques de l'heure, étaient entrés en scène. Ces hérétiques pervertissaient les Églises par leur fausse doctrine. Leur enseignement hérétique représentait les prémices de l'hérésie virulente qui s'est fait connaître plus tard sous le nom de gnosticisme, qui s'est développé au cours du 1^{er} siècle et qui menaçait dangereusement la vérité.

Le gnosticisme (du mot grec *gnôsis* [« connaissance »]) était un amalgame de divers systèmes de pensée païens, juifs et quasi-chrétiens. Influencé par la philosophie grecque (surtout celle de Platon), le gnosticisme enseignait que la matière était essentiellement mauvaise et que l'esprit était bon. Ce dualisme philosophique a conduit les faux enseignants que Jean a confrontés à accepter une certaine forme de la divinité de Christ, mais à nier son humanité. Selon eux, il ne pouvait pas avoir incarné un corps physique, étant donné que la matière était mauvaise. Le refus du gnosticisme de croire à l'incarnation a pris deux formes fondamentales. Certains, connus sous le nom de docétistes (du verbe grec *dokeô* [« sembler » ou « apparaître »]), enseignaient

que le corps de Jésus n'était pas réel et physique, mais semblait seulement l'être. Par contraste absolu, Jean a fermement déclaré qu'il avait « entendu », « vu » et « touché » Jésus-Christ (1.1), qui était véritablement « venu en chair » (4.2 ; voir aussi Jn 1.14).

D'autres (comme l'hérétique Cérinthe, dont la présence a poussé Jean à fuir les bains publics) enseignaient que l'esprit de Christ était descendu sur l'homme Jésus lors de son baptême, mais l'avait laissé avant la crucifixion. Jean a réfuté cet argument spécieux en affirmant que le Jésus qui avait été baptisé était la même personne qui avait été crucifiée (voir l'exposé sur 5.6 dans le chapitre 17 du présent volume).

L'un ou l'autre de ces points de vue hérétiques va à l'encontre non seulement de l'enseignement biblique de la véritable humanité de Jésus, mais encore de l'expiation. Si Jésus n'était pas vraiment homme, ainsi que vraiment Dieu, lorsqu'il a souffert et qu'il est mort, il n'aurait pas pu être un sacrifice substitutif recevable pour l'expiation des péchés.

Le dualisme philosophique des gnostiques les amenait également à être indifférents aux valeurs morales et à une conduite éthique. Pour eux, le corps n'était que la prison dans laquelle l'esprit s'incarnait. Par conséquent, le péché commis dans le corps n'avait aucun rapport avec l'esprit et aucun effet sur ce dernier. Cependant, Jean a déclaré énergiquement : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. [...] Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous » (1.8,10 ; voir aussi 2.4 ; 3.3-10 ; 5.18 ; 3 Jn 11).

Étant donné qu'ils se percevaient comme l'élite spirituelle, qui était seule détentrice de la connaissance spirituelle, les gnostiques se moquaient de ceux qui n'avaient pas reçu une telle connaissance. Ils étaient arrogants, dépourvus de sainteté et d'amour. Toutefois, une telle conduite ne se voit pas chez ceux qui ont une connaissance supérieure de Dieu, mais plutôt chez ceux qui ne le connaissent pas du tout, vérité que Jean a d'ailleurs affirmée pleinement et à maintes reprises :

Celui qui prétend être dans la lumière, et qui hait son frère, est encore dans les ténèbres (2.9).

C'est par là que se font reconnaître les enfants de Dieu et les enfants du diable. Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, ni celui qui n'aime pas son frère (3.10).

Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui (3.14,15).

Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour (4.8).

Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et nous avons de lui ce commandement : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère (4.20,21).

Comme tout pasteur, Jean était incapable de laisser faire sans rien dire lorsque les faux enseignants s'en prenaient aux enfants de Dieu par leurs mensonges sataniques. En réaction à la crise grave qui menaçait les Églises sur lesquelles il veillait, l'apôtre leur a envoyé la lettre à l'étude pour les aider à éviter le fléau mortel qui les guettait. Le but de Jean, qui n'était toutefois pas simplement polémique, mais aussi pastoral, exprimait le souci sincère qu'il se faisait pour les gens sur qui il veillait. Il souhaitait non seulement réfuter les faux enseignants, mais encore rassurer les vrais croyants. Ainsi donc, si l'Évangile de Jean a « été [*écrit*] afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20.31), la première épître de Jean a été écrite « afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jn 5.13). En répétant les vérités essentielles du christianisme, par un ratissage toujours plus profond et plus large,

Jean rendait les gens sur qui il veillait toujours plus aptes à repousser les attaques des faux enseignants et leur assurait qu'ils avaient la vie éternelle. Par conséquent, 1 Jean présente en spirale l'équilibre biblique de la vérité, de l'obéissance et de l'amour.

LES DESTINATAIRES DE L'ÉPÎTRE

Certains se demandent si 1 Jean est en fait une lettre, étant donné qu'il lui manque certaines des caractéristiques générales des lettres de l'époque. Toutefois, son ton et son contenu intimes indiquent qu'il ne s'agit pas d'un traité général, mais bien d'une lettre pastorale personnelle. Les Églises auxquelles elle s'adresse étaient probablement situées en Asie Mineure, près de l'Église locale de Jean, à Éphèse (voir précédemment « L'auteur de l'épître » pour découvrir la preuve que Jean vivait bel et bien à Éphèse).

On connaît peu de chose avec certitude au sujet des destinataires de 1 Jean. Ils étaient fort probablement non-Juifs pour la plupart, comme le suggère l'absence de citations tirées de l'Ancien Testament et de références à l'Ancien Testament (mis à part 3.12), ainsi que la mise en garde donnée en conclusion contre l'idolâtrie (5.21).

LE PLAN DE L'ÉPÎTRE

- I. Les tests fondamentaux d'une communion fraternelle sincère – SPIRALE I (1.1 – 2.17)
 - A. Les tests fondamentaux de la doctrine (1.1 – 2.2)
 - 1. Un point de vue biblique sur Christ (1.1-4)
 - 2. Un point de vue biblique sur le péché (1.5 – 2.2)
 - B. Les tests fondamentaux des valeurs morales (2.3-17)
 - 1. Un point de vue biblique sur l'obéissance (2.3-6)
 - 2. Un point de vue biblique sur l'amour (2.7-17)
 - a. L'amour que Dieu demande (2.7-11)
 - b. L'amour que Dieu hait (2.12-17)
- II. Les tests fondamentaux d'une communion fraternelle sincère – SPIRALE II (2.18 – 3.24)
 - A. La deuxième partie du test de la doctrine (2.18-27)

1. Les antéchrists se séparent de la communion fraternelle (2.18-21)
2. Les antéchrists nient la foi chrétienne (2.22-25)
3. Les antéchrists trompent le chrétien fidèle (2.26,27)
- B. La deuxième partie du test des valeurs morales (2.28 – 3.24)
 1. L'espoir purificateur du retour du Seigneur (2.28 – 3.3)
 2. L'incompatibilité du chrétien avec le péché (3.4-24)
 - a. L'exigence de la justice (3.4-10)
 - b. L'exigence de l'amour (3.11-24)
- III. Les tests fondamentaux d'une communion fraternelle sincère – SPIRALE III (4.1-21)
 - A. La troisième partie du test de la doctrine (4.1-6)
 1. La source démoniaque de la fausse doctrine (4.1-3)
 2. La nécessité de la saine doctrine (4.4-6)
 - B. La troisième partie du test des valeurs morales (4.7-21)
 1. L'attribut de l'amour divin (4.7-10)
 2. L'exigence de l'amour divin (4.11-21)
- IV. Les tests fondamentaux d'une communion fraternelle sincère – SPIRALE IV (5.1-21)
 - A. La vie victorieuse en Christ (5.1-5)
 - B. Le témoignage de Dieu en faveur de Christ (5.6-12)
 - C. Des certitudes chrétiennes en raison de Christ (5.13-21)
 1. La certitude de la vie éternelle (5.13)
 2. La certitude de la prière exaucée (5.14-17)
 3. La certitude de la victoire sur le péché et sur Satan (5.18-21)

Les certitudes de la Parole de vie

1

Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de vie – et la vie a été manifestée, et nous l’avons vue et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée, – ce que nous avons vu et entendu, nous vous l’annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous. Or, notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous écrivons ces choses, afin que notre joie soit parfaite. (1.1-4)

Nous vivons à une époque où nous considérons avec méfiance tout type de certitude ou de conviction au sujet de la vérité. Notre société a abandonné l’idée des absolus, préférant y accorder de manière arbitraire une valeur égale à toute opinion et à toute rêvasserie

philosophique. Ce qui est triste, c'est que l'Église d'aujourd'hui, que la culture environnante influence, est devenue la proie d'un inclusivisme qui semble tolérer n'importe quel point de vue, sauf le dogmatisme. Dans le domaine de l'interprétation biblique, par exemple, un nouveau mouvement d'importance, selon lequel personne ne peut savoir avec certitude ce que la Bible veut dire, gagne du terrain. Conformément à ce point de vue émergent, la Bible est si obscure que quiconque fait l'exégèse de l'Écriture ne devrait offrir rien de plus qu'une opinion prudente, « humble » et issue d'un esprit ouvert, concernant la signification du texte. Cependant, un scepticisme aussi radical et injustifié fait complètement fi de l'enseignement même de la Bible selon lequel les chrétiens non seulement peuvent, mais encore doivent, connaître la vérité (Jn 8.32 ; voir aussi Ps 19.8 ; 119.105 ; Pr 22.21 ; És 29.24 ; Lu 1.4 ; 1 Ti 4.3 ; 2 Pi 1.12,19 ; 1 Jn 2.21 ; 4.6 ; 2 Jn 1). Ainsi donc, prétendre que la signification de l'Écriture est inconnaissable revient à s'attaquer directement à la clarté divinement inspirée de la Bible ; c'est-à-dire, par essence, accuser Dieu d'être incapable de révéler clairement sa personne et sa vérité à l'humanité. Cette ignorance donne inévitablement lieu, pour ceux qui s'y abandonnent, à la perte de la certitude et de la confiance par rapport aux vérités doctrinales essentielles et riches de la foi chrétienne.

Par contre, les auteurs de la Bible étaient absolument certains de ce en quoi ils croyaient et, sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont écrit avec une clarté et un courage qui rendent le message du salut compréhensible dans sa plénitude à l'esprit régénéré et illuminé. Le sens propre du dogmatisme est cependant tout à fait contraire aux attitudes relativistes d'aujourd'hui, et ceux qui y adhèrent sont continuellement jugés comme étant insensibles, dépourvus d'amour et anti-intellectuels. La réalité, c'est que ceux qui nient la clarté de l'Écriture y sont manifestement poussés par rébellion contre son message clair sur le péché et la justice (voir Jn 3.20). Nier qu'il est possible de comprendre la Bible accorde un faux réconfort à ceux qui n'aiment pas la vérité qu'elle révèle. Par contraste, ceux qui aiment la vérité s'empressent de la rechercher et de la mettre en pratique dans leur vie (Jn 3.21). Une telle adhésion à la vérité divine et absolue, empreinte de la crainte de Dieu, est précisément ce que l'apôtre

Jean exalte dans sa première épître en tant que preuve d'un salut véritable.

L'enseignement de cette épître peut être divisé en trois catégories : la certitude théologique concernant l'Évangile et la personne de Jésus-Christ (2.1,2,22 ; 5.1,20), la certitude morale des commandements de Dieu (2.4,7,29 ; 3.9,22) et la certitude relationnelle de l'amour (2.10 ; 4.7,21 ; 5.2,3). (Pour obtenir une vue d'ensemble des thèmes que Jean aborde dans sa première épître, voir « Introduction à 1 Jean » au commencement du présent volume.)

Conformément à son engagement ferme par rapport à la certitude de la vérité divine, Jean se passe ici de toutes civilités d'introduction ; il ne se nomme même pas comme auteur, pas plus qu'il n'identifie son auditoire. Au lieu de cela, il entre d'emblée dans le vif du sujet en mettant par écrit la vérité inspirée de l'Esprit. Il commence par présenter cinq certitudes au sujet de la personne et de l'œuvre de Christ : La Parole de vie est immuable, historique, transmissible, relationnelle et joyeuse.

LA PAROLE DE VIE EST IMMUEBLE

Ce qui était dès le commencement, (1.1a)

Le message de la rédemption est immuable. En effet, **dès le commencement** la proclamation de l'Évangile a été la même qu'aujourd'hui. Ceux qui prêchent le véritable Évangile ont toujours promulgué la foi et la repentance (Mt 4.17 ; Jn 3.16-18 ; Ac 2.38 ; 17.30), déclaré que le royaume de Dieu approche (Mt 3.2 ; Ac 19.8), annoncé l'accessibilité au pardon divin par la miséricorde et la grâce de Dieu (Ac 10.43 ; Ép 1.7) et exhorté les pécheurs à se réconcilier avec Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ (2 Co 5.18-21). Lorsque l'apôtre Jean a écrit l'épître à l'étude, un gnosticisme naissant menaçait déjà les Églises de l'Asie Mineure. Ses adeptes niaient la pleine divinité et la pleine humanité de Jésus-Christ, et, par conséquent, sa véritable nature essentielle à l'Évangile. Ils prétendaient en plus avoir obtenu, à part l'Évangile, une connaissance transcendante du divin, accessible uniquement à l'élite « spirituelle » et autrement hors de la portée du commun des croyants.

À l'époque de Jean, ces faux enseignants menaçaient donc l'Église, comme ils le font encore de nos jours et continueront de le faire jusqu'à la fin des temps. Jésus a d'ailleurs fait la mise en garde suivante : « Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes ; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il est possible, même les élus » (Mt 24.24). Ils menacent de miner l'Église (Ac 20.29,30 ; 2 Ti 3.1-9), cherchant à détourner de la foi le Corps apostolique (voir Ac 2.42 ; 13.8 ; 14.22 ; 16.5 ; 1 Co 16.13 ; 2 Co 13.5 ; Ép 4.4-6 ; Col 1.23 ; 1 Ti 4.1,6 ; 6.10,21 ; 2 Ti 3.8 ; 4.7 ; Tit 1.13 ; 3.15 ; 2 Pi 1.20-22 ; Jud 3,4,20) – la vérité inspirée que rien ne pourra jamais supplanter (voir Hé 13.8,9).

Toute altération de cette révélation céleste, qu'elle soit un ajout ou un retrait, constitue une attaque contre la vérité et son Auteur souverain. Tous les prédicateurs, les enseignants et les témoins de l'Évangile – de toute génération et en tout lieu, pour toute raison, y compris celle de rendre le message plus acceptable ou mieux coté – devraient savoir qu'ils ne peuvent changer impunément un quelconque élément de la révélation de Dieu.

L'apôtre Paul a d'ailleurs aussi fait antérieurement une mise en garde on ne peut plus claire contre ceux qui propagent un faux évangile ou un évangile altéré :

Je m'étonne que vous vous détourniez si promptement de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, pour passer à un autre évangile. Non pas qu'il y ait un autre évangile, mais il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent altérer l'Évangile de Christ. Mais, si nous-mêmes, si un ange du ciel annonçait un évangile s'écartant de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ! Nous l'avons dit précédemment, et je le répète à cette heure : si quelqu'un vous annonce un évangile s'écartant de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! (Ga 1.6-9.)

Par une affirmation introductive simple, Jean établit ici que le message de l'Évangile au sujet de la Parole de vie est permanent et inaltérable (voir Ap 22.18,19).

LA PAROLE DE VIE EST HISTORIQUE

ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de vie – et la vie a été manifestée, (1.1b,2a)

Contrairement à ce que les faux enseignants enseignent, l'expérience de Christ et de son Évangile n'est pas une connaissance secrète, spirituellement transcendante et mystique réservée uniquement à une élite qui accède à une compréhension supérieure quelconque. Jean dit à ses lecteurs – même à ceux qui sont jeunes dans la foi (voir 2.12) – qu'il leur est possible de saisir la vérité réelle et historique au sujet de **la parole de vie** (la personne et l'œuvre de Jésus-Christ telles que proclamées dans l'Évangile). Dans son récit de la vie et du ministère de Christ, Jean a écrit que « la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père » (Jn 1.14 ; voir aussi Ro 1.3 ; Ga 4.4 ; Hé 1.1-3 ; 1 Ti 3.16 ; Ap 19.13). Jésus-Christ était le Dieu-homme (Jn 10.30), pleinement divin (Ph 2.6 ; Col 2.9) et pleinement humain (Lu 1.31 ; Ph 2.7,8 ; Hé 2.14 ; 4.15). Jean a fait l'expérience de cette réalité au moyen de ses sens naturels et a vu de ses yeux l'incarnation dans toute sa plénitude.

Jean énumère ici quatre façons dont il a perçu la Parole de vie au moyen de ses sens naturels. Premièrement, il a **entendu** parler le Seigneur. Jean a entendu les paraboles (par ex. : Mt 13.3-33 ; Mc 4.26-29 ; Lu 15.11-32), les sermons (Mt 4.23 ; 5 – 7), ainsi que les instructions et les conseils que Jésus a donnés en privé (Mt 10.5-42 ; Jn 13.12-17 ; 14 – 16). L'expression **avons entendu** rend une forme au temps parfait du verbe *akouô*, qui indique une situation s'étant complètement produite dans le passé et ayant une incidence dans le présent. Jean n'a pas simplement entendu Jésus dire quelque chose à une seule occasion. Il a été présent tout au long du ministère terrestre de Jésus (voir Jn 20.30,31 ; 21.24,25). Bien que Jean ait écrit la lettre à l'étude quelque soixante ans plus tard, la vérité qu'il a entendue de ses propres oreilles résonnait encore de manière frappante dans son cœur.

Deuxièmement, non seulement Jean a entendu le Seigneur, mais encore il l'a vu. Le verbe rendu par **avons vu** est également au temps parfait, ce qui suggère une fois de plus une action entièrement accomplie dans le passé avec une incidence continue dans le présent. Jean ajoute ici **de nos yeux** pour indiquer clairement qu'il fait allusion à l'expérience physique de la vue, et non à une vision spirituelle quelconque qui n'existe que dans son esprit. Christ n'était pas une image mystique et fantomatique, comme certains le prétendent, mais un homme réel que Jean a observé jour après jour pendant trois ans au moyen de la vue normale.

Troisièmement, pour étayer la vérité selon laquelle il a réellement vu Jésus, Jean ajoute le terme **contemplé**. Ce verbe, qui rend *theomai*, implique plus qu'un simple regard ou un coup d'œil ; en fait, il décrit un regard prolongé et scrutateur. Au-delà des œuvres que Jésus a accomplies, Jean et les autres apôtres l'ont observé à dessein pendant plusieurs années, et ont vu les réalités frappantes et indubitables de la personne qu'il est (voir Mt 13.16,17) – le Seigneur et Dieu, le Messie et le Sauveur (Lu 2.25-32 ; Jn 1.29,41), doté d'un pouvoir surnaturel sur les démons, la maladie, la nature et la mort (Mt 4.23,24 ; 8.28-32 ; Mc 1.23-27 ; Lu 5.4-6 ; 7.12-15 ; Jn 2.6-10 ; 4.46-53 ; 5.5-9 ; 9.1-7 ; 11.38-45), ainsi que de l'autorité nécessaire pour pardonner les péchés (Mc 2.5,9 ; Lu 7.48) et accorder la vie éternelle (Lu 19.10 ; Jn 11.24-27). En tant que témoins intimes et constants de son ministère terrestre, ils ont reçu amplement la preuve que Jésus-Christ était Dieu fait chair (Jn 14.8-11).

Finalement, Jean dit à ses lecteurs qu'il a **touché** de ses **main**s la Parole de vie. Le mot grec rendu par **touché** (*psélaphaō*) signifie « sentir après » ou « tâtonner » (comme un aveugle). Jésus a employé le même mot dans Luc 24.39b : « Touchez-moi et voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. » Les apôtres auraient touché Jésus tout le temps en le côtoyant. Jean a même dit de lui-même qu'il s'est penché sur le sein de Jésus (Jn 13.23,25 ; 21.20). Le Seigneur a encouragé Thomas à le toucher lorsqu'il est apparu aux disciples après la Résurrection : « Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois » (Jn 20.27).

Par l'incarnation de Jésus-Christ, **la vie a été manifestée**. Le verbe grec rendu par **a été manifestée** (*phaneroō*) signifie « révéler » ou « rendre visible ce qui était caché ». Dieu ne s'est pas révélé en chair avant le ministère terrestre de Christ, lorsque **la vie** divine ou éternelle est devenue visible à l'humanité. Jésus a d'ailleurs dit : « Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Jn 5.26 ; voir aussi 1.1-4 ; 5.39,40 ; 11.25,26 ; 1 Jn 5.12). Le Père et le Fils ont la même vie divine, et les deux peuvent accorder la vie éternelle (Jn 6.37-40).

LA PAROLE DE VIE EST TRANSMISSIBLE

et nous l'avons vue et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée, – ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, (1.2b,3a)

Pour Jean, la Parole de vie qui lui **a été manifestée** est devenue le fondement de sa proclamation de la vérité. Sa vie privilégiée en présence du Seigneur Jésus-Christ n'a pas été une expérience privée servant à l'élever au-dessus des autres qui n'étaient pas aussi bénis, comme si dans un sens il était un des « fils préférés » de Dieu. En fait, son privilège est devenu le tremplin de la responsabilité et du mandat, à titre d'apôtre et de témoin oculaire, qu'il avait d'attester (**rendons témoignage**) la vérité (Jn 20.30,31 ; 21.24 ; voir aussi 1.41,42 ; 2 Co 5.14,15) et d'**[annoncer]** le don de **la vie éternelle** en Jésus-Christ (voir Ps 145.11,12 ; 1 Co 2.2 ; 9.16) à ceux, y compris à ses lecteurs, qui n'avaient jamais vu Jésus. Étant donné qu'on savait partout qu'il avait accompagné Jésus à titre d'apôtre (voir Jn 1.14,16-18,37-51), Jean était un témoin véritable et crédible (Jn 19.35-37). D'autres livres néotestamentaires écrits par des apôtres ou leurs compagnons d'œuvre présentent également des récits de témoins oculaires portant sur Jésus et la vérité de l'Évangile. Les autres Évangiles le font (voir Lu 1.1-4), comme c'est le cas du livre des Actes (voir 1.1-3) et des épîtres (par ex. : 2 Pi 1.16-21).

L'apôtre Jean sait que la communication de la Parole de vie n'est pas une option, mais un commandement. Il faut éviter de garder pour

soi le contenu du message, mais plutôt en proclamer haut et loin la vérité immuable. En commentant le passage à l'étude, John R. W. Stott a fourni la perspective clé suivante :

La manifestation historique de la Vie éternelle a été proclamée, et non monopolisée. La révélation a été donnée au petit nombre pour la multitude. On devait la propager dans le monde entier. [...] Il [*Christ*] s'est non seulement manifesté aux disciples pour qu'ils puissent être appelés *témoins oculaires*, mais encore il leur a confié à titre d'*apôtres* le mandat officiel de prêcher l'Évangile. L'auteur [*Jean*] insiste sur le fait qu'il possède ces qualités nécessaires. Comme il les possède, il est très audacieux. Ayant entendu, vu et touché le Seigneur Jésus, il en rend témoignage. Ayant reçu un mandat, il proclame l'Évangile avec autorité, car le message chrétien n'est ni une hypothèse philosophique, ni une suggestion provisoire, ni une contribution modeste à la pensée religieuse, mais une affirmation dogmatique issue de ceux dont l'expérience et le mandat accordent les qualités nécessaires pour la faire (*The Epistles of John*, Tyndale New Testament Commentaries [Grand Rapids : Eerdmans, 1964], p. 61,62,63, italiques pour souligner).

LA PAROLE DE VIE EST RELATIONNELLE

afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous. Or, notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. (1.3b)

Jean a proclamé la Parole de vie **afin que** (*hina*) tous les croyants réalisent qu'ils sont en **communion** (une association authentique) **avec** Jésus-Christ et les autres croyants (voir Ac 1.14 ; 2.42,44-47 ; 1 Co 12.26,27 ; Ép 4.1-3 ; Hé 10.25 ; 12.22-24). Le mot rendu par **communion**, le mot grec courant *koinonia*, désigne une participation mutuelle à une cause commune ou à une vie partagée (voir Ga 2.9 ; 6.6 ; 1 Ti 6.18 ; Tit 1.4 ; Phm 6 ; 1 Pi 4.13 ; Jud 3). Il s'agit de bien plus qu'une simple association entre ceux qui entretiennent les mêmes croyances et qui sont donc attirés les uns par les autres. En fait, il

s'agit de la vie mutuelle et de l'amour de ceux qui ne font qu'un en esprit (1 Co 6.17 ; voir aussi Ép 5.30-32).

La prédication de l'Évangile a pour but de produire la foi qui repose en Christ (Jn 6.29 ; Ac 20.21). Ceux qui ont la foi à salut en Jésus entrent dans une union sincère avec **le Père et avec son Fils Jésus-Christ**, ainsi qu'avec le Saint-Esprit. L'apôtre Paul a d'ailleurs écrit ce qui suit :

Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur (1 Co 1.9 ; voir aussi Ga 2.20).

Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu, et la communion du Saint-Esprit, soient avec vous tous ! (2 Co 13.13 ; voir aussi Jn 17.21.)

Même les chrétiens qui pèchent et qui perdent ainsi leur joie d'être en communion avec Dieu ne perdent jamais la réalité de la vie éternelle en lui (1 Co 1.9 ; 2 Co 13.14 ; Ph 2.1 ; Hé 12.10,11) qu'ils ont reçue au moyen de leur union avec Christ (Ro 6.3-5 ; Ép 2.5 ; Col 3.2). Jésus a dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn 5.24 ; voir aussi Ép 5.26 ; Tit 3.5). La nouvelle naissance procure la vie éternelle, de sorte que les croyants sont régénérés et amenés à une communion éternelle avec le Dieu trinitaire (voir Jn 3.5-8).

LA PAROLE DE VIE EST JOYEUSE

Et nous écrivons ces choses, afin que notre joie soit parfaite.
(1.4)

Étant donné qu'il s'agit d'une vérité transformatrice, le message de Jean en est un qui procure une **joie** entière et une satisfaction **parfaite** ne pouvant se perdre (Jn 10.28,29 ; Ro 8.35-39 ; Ph 1.6 ; 2 Pi 1.10,11). Dans la chambre haute, Jésus a dit aux apôtres : « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre

joie soit parfaite » (Jn 15.11 ; voir aussi 16.22,24 ; Lu 2.10). L'apôtre Paul a d'ailleurs expliqué ceci : « Car le royaume de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit » (Ro 14.17 ; voir aussi Ph 4.4 ; 1 Th 5.16).

La définition que donne le dictionnaire séculier de la **joie** – qui ressemble à « l'émotion que suscite le bien-être, la réussite, la bonne fortune ou la perspective de posséder ce que l'on souhaite avoir » – ne convient absolument pas à la vie chrétienne. Martyn Lloyd-Jones fait remarquer à juste titre ce qui suit :

Il y a autre chose que nous devons nous rappeler : pour définir la joie au sens néotestamentaire, nous ne consultons pas le dictionnaire, nous consultons plutôt le Nouveau Testament. Il s'agit de quelque chose d'assez particulier qui ne saurait s'expliquer ; il s'agit d'une qualité qui appartient à la vie chrétienne dans son essence, si bien que dans notre définition de la joie nous devons veiller sérieusement à nous conformer à ce que nous voyons en notre Seigneur. Le monde n'a jamais vu personne qui connaissait la joie comme le Seigneur l'a connue, et pourtant c'était un « [homme] de douleur et habitué à la souffrance ». Ainsi donc, notre définition de la joie doit correspondre d'une manière ou d'une autre à cela (*Life in Christ : Studies in I John* [Wheaton, Illinois : Crossway, 2002], p. 28).

Lloyd-Jones continue en résumant à juste titre le genre de joie dont l'apôtre Jean parle dans l'épître à l'étude :

La joie est quelque chose de très profond, quelque chose qui influence toute la personnalité. Autrement dit, elle conduit à cela ; une seule chose peut procurer la vraie joie, et c'est la contemplation du Seigneur Jésus-Christ. Il satisfait mon esprit ; il satisfait mes émotions ; il satisfait chacun de mes désirs. Lui et son grand salut englobent toute la personnalité, rien de moins, et en lui je suis complet. La joie, en d'autres mots, est la réponse et la réaction de l'âme à la connaissance du Seigneur Jésus-Christ (*Life in Christ*, p. 30).

Jean souhaite que ses lecteurs fassent l'expérience de la **joie** que procure la compréhension de la réalité de Christ, la vérité salvatrice de l'Évangile, et la communion que chaque chrétien entretient avec Dieu et les autres croyants. C'est alors que tous les vrais disciples de Jésus auront en eux sa joie parfaite (Jn 17.13 ; voir aussi 15.11 ; 16.24 ; Ps 16.11).

Les tests du salut – Première partie : la foi en Dieu et la certitude du péché

2

La nouvelle que nous avons apprise de lui, et que nous vous annonçons, c'est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres. Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. [...] Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. [...] Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous. (1.5,6,8,10)

En plus de diriger et de nourrir leur troupeau, les pasteurs pieux, en tant que bergers spirituels, doivent mettre leurs brebis en garde contre les faux enseignants et les erreurs doctrinales que ces derniers répandent. L'apôtre Paul a d'ailleurs adressé la mise en garde suivante aux anciens d'Éphèse :

Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître

l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par son propre sang. Je sais qu'il s'introduira parmi vous, après mon départ, des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau, et qu'il s'élèvera du milieu de vous des hommes qui enseigneront des choses pernicieuses, pour entraîner les disciples après eux. Veillez donc, vous souvenant que, durant trois années, je n'ai cessé nuit et jour d'exhorter avec larmes chacun de vous (Ac 20.28-31 ; voir aussi 1 Ti 6.20 ; 2 Ti 1.13,14).

De même, Jean a écrit la lettre à l'étude pour protéger son troupeau composé de croyants fidèles en Asie Mineure en lui rappelant la vérité de Dieu. Le souci sincère que Jean se fait pour les certitudes de l'enseignement divin le motivera aussi à écrire ses deuxième et troisième lettres. Ainsi donc, l'apôtre adressera sa deuxième épître comme ceci : « à Kyrria l'élue et à ses enfants, que j'aime dans la vérité – et ce n'est pas moi seul qui les aime, mais aussi tous ceux qui ont connu la vérité – à cause de la vérité qui demeure en vous, et qui sera avec nous pour l'éternité » (v. 1,2). Dans cette salutation, Jean fait trois fois allusion à « la vérité », soulignant ainsi l'importance qu'elle revêt pour lui. Ensuite, dans le verset 4, il ajoute ce qui suit : « J'ai été fort réjoui de trouver quelques-uns de tes enfants qui marchent dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du Père » (voir aussi 3 Jn 3,4).

Autant Jean aime passionnément la vérité, autant il s'oppose passionnément à l'erreur. Dans 2 Jean 7, il mettra ses lecteurs en garde comme ceci : « Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde, et ne déclarent pas publiquement que Jésus-Christ est venu en chair. Celui qui est tel, c'est le séducteur et l'Antéchrist. » Ensuite, il les exhortera à se tenir loin de toute espèce d'hérétique :

Quiconque va plus loin et ne demeure pas dans la doctrine de Christ n'a point Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas : Salut ! car celui qui lui dit : Salut ! participe à ses mauvaises œuvres (v. 9-11 ; voir aussi 3 Jn 9,10).

Pour protéger son troupeau de ceux qui risquent de le détruire, le pasteur fidèle doit connaître et enseigner la saine doctrine (voir Tit 1.9). Il doit également proposer des tests à ses brebis par lesquels elles pourront distinguer les vrais croyants des faux enseignants. Il est essentiel de faire cette distinction fondamentale pour la protection et la croissance spirituelle de l'Église. Le blé doit être différencié de l'ivraie (voir Mt 13.24-30), les brebis doivent être distinguées des boucs, sans quoi le berger pieux ne sera jamais en mesure d'indiquer clairement à son troupeau sa véritable condition et de le protéger contre les impostures mortelles des faux enseignants.

Dans les versets à l'étude, Jean présente deux tests doctrinaux cruciaux pour déterminer qui est authentique : une foi juste en la nature de Dieu et une foi sincère en la certitude du péché.

LA NATURE DE DIEU

La nouvelle que nous avons apprise de lui, et que nous vous annonçons, c'est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres. (1.5)

La nouvelle que Jean et les autres apôtres ont prêchée ici est celle que ses lecteurs ont **apprise de lui** (Jésus) et qu'ils leur *[annoncent]*. En tant que Dieu fait homme (Jn 1.1-4,18 ; Tit 2.13 ; Hé 1.8 ; 1 Jn 5.20 ; voir aussi Jn 4.26 ; 8.24,28,58 ; 18.5), Jésus-Christ est la source parfaite de la révélation pour ce qui est de la nature et des attributs de Dieu. Plus tôt, l'apôtre a rappelé l'affirmation de Jésus : « Dieu est Esprit » (Jn 4.24) ; ici, dans sa première épître, il déclare : **Dieu est lumière**, et il affirmera plus loin : « Dieu est amour » (4.8).

La description de **Dieu** comme **lumière** exprime l'essence de sa nature divine et sert de fondement au reste de l'épître. Toutefois, contrairement aux expressions « Dieu est Esprit » (qui signifie que Dieu est de forme immatérielle ; comparez Jean 4.24 avec Luc 24.39) et « Dieu est amour » (qui signifie que les personnes de la Trinité s'aiment entre elles et aiment l'humanité ; voir 3.17 ; 4.7,16 ; Mi 7.18 ; So 3.17 ; Jn 5.42 ; 15.10 ; Ro 5.5,8 ; 8.39 ; Ép 2.4 ; Tit 3.4), l'idée que **Dieu est lumière** (voir Ps 78.14 ; És 60.19,20 ; Jn 1.9 ; 3.19 ; 8.12 ; 9.5 ; 12.46 ; Ac 9.3 ; Ap 21.23) est plus complexe.

Partout dans l'Écriture, Dieu et sa gloire sont souvent décrits en évoquant la lumière. Durant l'exode, par exemple, Dieu est apparu aux Israélites sous forme de lumière :

L'Éternel allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée pour les guider dans leur chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchent jour et nuit. La colonne de nuée ne se retirait point de devant le peuple pendant le jour, ni la colonne de feu pendant la nuit (Ex 13.21,22 ; voir aussi 40.34-38 ; 1 R 8.11).

Lorsque Moïse est descendu de la montagne de Sinaï, après avoir rencontré le Seigneur, son visage reflétait la lumière éclatante de Dieu (Ex 34.29-35 ; voir aussi 2 Co 3.7,8). Le psalmiste a d'ailleurs dit : « Mon âme, bénis l'Éternel ! Éternel, mon Dieu, tu es infiniment grand ! Tu es revêtu d'éclat et de magnificence ! Il s'enveloppe de lumière comme d'un manteau ; il étend les cieux comme un pavillon » (Ps 104.1,2 ; voir aussi 1 Ti 6.14-16). Non seulement Dieu est lumière par essence, mais encore il est la source de la lumière du croyant (Ps 27.1 ; Jn 1.9 ; 12.36).

Lors de la Transfiguration, quand Jésus a donné aux trois apôtres un aperçu de sa gloire dans sa plénitude, il s'est manifesté sous forme de lumière : « Il fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière » (Mt 17.2). La seconde épître aux Corinthiens résume bien l'importance du fait que Dieu est lumière et du rôle qu'il joue dans la vie du chrétien :

[Pour] les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence, afin qu'ils ne voient pas briller la splendeur de l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu. Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes ; c'est Jésus-Christ le Seigneur que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus. Car Dieu, qui a dit : La lumière brillera du sein des ténèbres ! a fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de

Dieu sur la face de Christ (2 Co 4.4-6 ; voir aussi Mt 5.14-16 ;
Ép 5.8-10 ; Ph 2.15 ; Col 1.12,13 ; 1 Pi 2.9).

Même si les passages précédents décrivent l'importance de la lumière divine, ils ne la définissent pas. Toutefois, un psaume le fait : « Car auprès de toi est la source de la vie ; par ta lumière nous voyons la lumière » (Ps 36.10 ; voir aussi 1 Pi 2.9). Ici, le psalmiste emploie un parallélisme hébreu, en se servant de deux affirmations pour dire une seule et même chose. Il fait une équation entre la lumière et la vie ; Dieu est lumière au même titre qu'il est vie, et il est la source et le donateur de la vie tant physique que spirituelle.

Jean a d'ailleurs exprimé cette vérité dans le prologue de l'Évangile qui porte son nom :

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous croient par lui. Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre témoignage à la lumière. Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue. Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue. Mais à tous ce qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (Jn 1.1-13 ; voir aussi 2.23 – 3.21 ; Col 1.15-17).

Jésus a déclaré : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn 8.12 ; voir aussi 12.45,46). Dieu, la source de la vraie

lumière, l'accorde aux croyants sous la forme de la vie éternelle par l'intermédiaire de son Fils, qui est la lumière incarnée.

L'Écriture révèle deux principes fondamentaux qui découlent de la vérité fondamentale selon laquelle Dieu est lumière. Premièrement, la lumière représente la vérité de Dieu, telle qu'exprimée dans sa Parole. Le psalmiste a d'ailleurs écrit les paroles bien connues qui suivent : « Ta parole est une lampe à mes pieds, et une lumière sur mon sentier. [...] La révélation de tes paroles éclaire, elle donne de l'intelligence aux simples » (Ps 119.105,130 ; voir aussi Pr 6.23 ; 2 Pi 1.19). De par leur nature, la lumière et la vie de Dieu sont reliées à la vérité, qu'elles caractérisent.

Deuxièmement, l'Écriture fait également un lien entre la lumière, d'une part, et la vertu et une conduite morale, d'autre part. L'apôtre Paul a donné aux croyants d'Éphèse l'instruction suivante : « Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez comme des enfants de lumière ! Car le fruit de la lumière consiste en toute sorte de bonté, de justice et de vérité » (Ép 5.8,9 ; voir aussi És 5.20 ; Ro 13.12 ; 1 Th 5.5,6).

Ces deux propriétés essentielles de la lumière et de la vie divines sont essentielles pour distinguer la foi véritable d'une prétendue foi. Celui qui dit posséder la lumière et demeurer en elle – avoir reçu la vie éternelle – prouvera qu'il possède la vie spirituelle par son dévouement tant à la vérité qu'à la justice, comme Jean l'écrira plus loin dans la lettre à l'étude :

Celui qui prétend être dans la lumière, et qui hait son frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et aucune occasion de chute n'est en lui. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux (1 Jn 2.9-11 ; voir aussi Mt 5.16 ; 25.34-40 ; Lu 1.6 ; 11.28 ; Ro 6.17 ; 16.19 ; Ph 1.11 ; Tit 2.7 ; Ja 2.14-20).

Si la vérité et la justice sont absentes de la vie d'une personne, celle-ci aura beau dire ce qu'elle voudra, elle ne possède pas la vie éternelle (Mt 7.17,18,21-23 ; 25.41-46). Elle ne peut appartenir à

Dieu, car **il n'y a point en lui de ténèbres**. Dieu est absolument parfait en vérité et en sainteté (Ex 15.11 ; 1 S 2.2 ; Ps 22.4 ; 48.11 ; 71.19 ; 98.2 ; És 6.3 ; Ap 4.8 ; 15.4). À l'évidence, les croyants sont loin de cette perfection, mais ils manifestent un désir pieux de connaître la vérité et la justice célestes et y aspirent sans cesse (voir Ph 3.7-16).

LA CERTITUDE DU PÉCHÉ

Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. [...] Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. [...] Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous. (1.6,8,10)

Depuis la chute, l'humanité a cherché à nier la réalité du péché, même si tout être humain est naturellement conscient de sa présence en lui.

Quand les païens, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que prescrit la loi, ils sont, eux qui n'ont point la loi, une loi pour eux-mêmes ; ils montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leur cœur, leur conscience en rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant ou se défendant tour à tour. C'est ce qui paraîtra au jour où, selon mon Évangile [*celui de Paul*], Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes (Ro 2.14-16 ; voir aussi Ec 7.20 ; Ro 5.12 ; Ga 3.22).

Aujourd'hui, les gens minimisent et redéfinissent le péché, en prétendant souvent que leurs « échecs » et certains de leurs « désordres » sont attribuables à la manière dont d'autres personnes les ont traités. La mentalité de victime tient le haut du pavé, car la culture populaire rassure les gens en leur disant qu'ils sont fondamentalement bons et que ce qui peut sembler être mauvais en eux ne l'est pas vraiment, mais constitue simplement une préférence pour la liberté personnelle. Au lieu d'assumer la responsabilité de leur

comportement, les gens exigent qu'on les accepte tels qu'ils sont. Ils reclassifient de graves « maladies » et « dépendances », et tentent de les « guérir » au moyen de médicaments délivrés sur ordonnance et de la psychothérapie. Toutefois, étant donné que ces derniers ne traitent pas le péché, à savoir la vraie cause première du problème, la société va de mal en pis. Par contraste avec tout ce délire, Jésus a enseigné que toute personne est sujette au péché jusqu'à la moelle des os :

Ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. Car c'est du dedans, c'est du cœur des hommes, que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les débauches, les meurtres, les vols, les cupidités, les méchancetés, la fraude, le dérèglement, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, la folie. Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans, et souillent l'homme (Mc 7.20-23 ; voir aussi Ge 6.5 ; Jé 17.9 ; Ja 1.15 ; 4.1).

Pourtant, il y a dans l'Église beaucoup de gens aujourd'hui qui semblent hésiter à poser le diagnostic que Jésus a posé, par peur de vexer quelqu'un ou d'être perçus comme « manquant d'amour ». Ainsi donc, on justifie le péché en l'expliquant par des termes culturellement acceptables.

À l'époque de Malachie, le peuple de Juda cherchait tout autant à nier ses péchés. Dieu lui avait donné des instructions très claires et très détaillées quant au type d'offrandes qu'il approuvait (Lé 1.1 – 7.38). Pourtant, les Israélites se sont entêtés à offrir au Seigneur des aliments souillés et des animaux ayant un défaut. Par la suite, ils se sont étonnés (comme s'ils n'avaient rien fait de mal) de ce que le Seigneur, par la bouche du prophète Malachie, leur adressait des reproches par rapport à leur désobéissance flagrante :

Un fils honore son père, et un serviteur son maître. Si je suis père, où est l'honneur qui m'est dû ? Si je suis maître, où est la crainte qu'on a de moi ? dit l'Éternel des armées à vous, sacrificateurs, qui méprisez mon nom, et qui dites : En quoi avons-nous méprisé ton nom ? Vous offrez sur mon autel des aliments impurs, et vous dites : En quoi t'avons-nous profané ?

C'est en disant : La table de l'Éternel est méprisable ! Quand vous offrez en sacrifice une bête aveugle, n'est-ce pas mal ? Quand vous en offrez une boiteuse ou infirme, n'est-ce pas mal ? Offre-la donc à ton gouverneur ! Te recevra-t-il bien, te fera-t-il bon accueil ? dit l'Éternel des armées (Ma 1.6-8).

Après leur avoir exprimé son mécontentement, Dieu a averti les chefs religieux, les sacrificateurs, du jugement sévère qu'ils encouraient :

Maintenant, à vous cet ordre, sacrificateurs ! Si vous n'écoutez pas, si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom, dit l'Éternel des armées, j'envverrai parmi vous la malédiction, et je maudirai vos bénédictions ; oui, je les maudirai, parce que vous ne l'avez pas à cœur. Voici, je détruirai vos semences, et je vous jetterai des excréments au visage, les excréments des victimes que vous sacrifiez, et on vous emportera avec eux. Vous saurez alors que je vous ai adressé cet ordre, afin que mon alliance avec Lévi subsiste, dit l'Éternel des armées (Ma 2.1-4).

Le Seigneur a dû réprimander durement les Israélites, car ces derniers lui avaient désobéi de manière extrêmement grave (2.11-16) en agissant pourtant comme s'ils n'avaient rien fait de mal. Ils avaient excusé leur comportement répréhensible de manière arbitraire (et à tort), en allant jusqu'à accuser Dieu d'être injuste envers eux (v. 17). Il y en a d'ailleurs beaucoup de nos jours qui croient que Dieu se montrerait brutalement injuste s'il envoyait un être humain en enfer. Ce n'est que lorsque les gens acceptent à la fois la sainteté absolue de Dieu et leur entière responsabilité pour leurs péchés qu'ils admettent que Dieu a le droit de les juger et de les châtier (voir Esd 9.13 ; Né 9.33 ; Lu 15.21 ; 23.41).

L'apôtre Jean est confronté ici à une situation similaire dans les Églises auxquelles il a écrit la lettre à l'étude. Les faux enseignants, qui nient le péché et qui se livrent à leur imposture, pullulent à Éphèse, ainsi que dans d'autres villes et Églises d'Asie Mineure (voir 2.18 ; 4.1-3 ; 2 Pi 2.1,2 ; Jud 4). En plus des hérésies du docétisme (selon lesquelles le corps de Christ n'aurait eu que l'apparence de

physique) et du cérinthianisme (selon lesquelles « l'esprit divin » de Christ serait descendu sur Jésus homme lors de son baptême pour le quitter juste avant sa crucifixion), Jean doit lutter contre le dualisme philosophique grec (le fondement du gnosticisme) – un point de vue qui nie la réalité du péché et du mal. Ceux qui adhèrent à cette philosophie mystique et élitiste sont d'avis que le spirituel est toujours bon et que le physique est toujours mauvais ; ils créent donc une dichotomie entre le règne spirituel et le monde physique – en prétendant que les réalités spirituelles sont tout ce qui compte et que ce qui s'accomplit dans la chair (y compris le péché) n'a pas la moindre importance. Confronté à cette hérésie, Jean doit démasquer ceux qui nient l'existence du péché et qui, par conséquent, nient leur responsabilité par rapport au péché et à ses conséquences.

Jean divise ceux qui disent faire partie de la chrétienté tout en rejetant la vérité en trois catégories similaires mais distinctes : ceux qui sont dans les ténèbres, ceux qui sont induits en erreur et ceux qui blasphèment Dieu. Ces trois groupes de gens rejettent à dessein la réalité selon laquelle les vrais croyants et le péché sont incompatibles ou en font complètement fi. À ce sujet, Paul s'est d'ailleurs exclamé : « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ? [...] Mais grâces soient rendues à Dieu de ce que, après avoir été esclaves du péché, vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle vous avez été instruits. Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice » (Ro 6.2,17,18 ; voir aussi Ép 2.1-5). En refusant de se repentir, ces faux professeurs qui nient le péché révèlent qu'ils sont hors du plan du salut divin, qui commence par l'élection (Ro 8.29 ; Ép 1.4,11) ; qui inclut la rédemption (1 Co 1.30 ; Ga 3.13 ; Hé 9.12), la sanctification (Jn 17.17 ; 1 Co 6.11 ; Ép 5.26,27 ; 2 Th 2.13) et la croissance spirituelle (Jn 16.13 ; voir aussi Ph 2.12,13 ; 1 Ti 3.15) ; et qui se termine par la glorification (2 Co 3.18 ; 2 Th 2.14 ; 2 Ti 2.10).

CEUX QUI SONT DANS LES TÉNÈBRES

Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. (1.6)

La première catégorie de faux professeurs se compose de ceux qui font fi de leurs péchés, comme si ces derniers n'étaient pas une réalité pour eux. Ils prétendent qu'ils sont **en communion avec Dieu**, qu'ils ont en commun avec **lui** certaines dimensions de la vie, c'est-à-dire la vie éternelle (voir Jn 17.3). Toutefois, cette prétention ne veut rien dire si la personne continue de **[marcher] dans les ténèbres**. Le verbe **marchions** fait allusion à un mode de vie ou à une conduite (voir Ro 8.4 ; 13.13 ; Ép 4.1 ; Col 1.10 ; voir aussi De 10.12,13 ; Ps 119.1 ; Mi 6.8), et c'est ainsi que le salut véritable se manifeste, non dans une simple profession selon laquelle on posséderait la vie éternelle. Professer une chose et vivre en contradiction avec elle revient à **[mentir]** et à **ne [pas pratiquer] la vérité**. Jésus a d'ailleurs porté une accusation contre la religion terrestre et superficielle des Juifs en leur déclarant : « L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! » (Mt 6.22,23.) Dans cette analogie, le Seigneur présente son argument en partant du moins important pour aller vers le plus important. S'il est négatif d'être physiquement dans les ténèbres (aveugle), il est bien pire encore d'être spirituellement dans les ténèbres. Dans son Évangile, Jean enseigne que Jésus était la vraie lumière d'un monde obscurci par le péché (Jn 1.4,5 ; voir aussi 8.12). Cependant, étant donné que l'humanité impie préfère les ténèbres à la lumière (Jn 3.19,20), toute personne qui prétend être chrétienne tout en vivant dans les ténèbres (ce qui signifie qu'elle pratique sans cesse de mauvaises œuvres) n'est pas vraiment sauvée (1 Jn 3.4,9 ; voir aussi Mt 7.17,18 ; 13.38 ; Jn 8.42-44).

Ceux qui embrassent réellement la vérité tiennent compte de l'exhortation de Jacques :

Mettez en pratique la parole et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements. Car, si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui, après s'être regardé, s'en va, et oublie aussitôt comment il était. Mais celui qui aura

plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité (Ja 1.22-25).

Les croyants possèdent la vie de Dieu, sont de nouvelles créations en Christ destinées à accomplir de bonnes œuvres (1 Jn 5.20 ; Ro 6.11-17 ; 8.1,2 ; 12.5 ; 1 Co 1.2 ; 2 Co 1.21 ; 5.17 ; Ga 3.28 ; Ép 2.10 ; Ph 1.1 ; Col 1.27,28) et ont le Saint-Esprit en eux (Ro 8.11 ; 1 Co 3.16 ; 2 Ti 1.14). Ainsi donc, ils ne peuvent nier l'existence de leur propre iniquité et de leur marche dans les ténèbres (voir Col 1.12-14). Peu importe ce qu'une personne prétend à son propre sujet, l'authenticité de sa foi se verra toujours dans sa vie par son amour de la justice (Mt 7.15-20).

CEUX QUI SONT INDUITS EN ERREUR

Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. (1.8)

Un deuxième groupe de faux professeurs dit **[n'avoir] pas de péché**. Cette position est plus orgueilleuse que l'avis de ceux du premier groupe, qui font fi de leurs péchés (voir Jé 17.9). Tout soi-disant chrétien qui prétend avoir atteint un niveau spirituel supérieur, où le péché n'existe plus dans sa vie, n'a rien compris de sa vraie condition et de l'œuvre que l'Esprit accomplit en lui en le sanctifiant progressivement.

Ici encore, toute personne qui fait fi de l'existence du péché prouve indubitablement que **la vérité n'est point en elle**. La Bible enseigne clairement le principe de la corruption du genre humain. Paul a d'ailleurs écrit :

Il n'y a point de juste, pas même un seul ; nul n'est intelligent, nul ne cherche Dieu ; tous sont égarés, tous sont pervers ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul ; leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils se servent de leur langue pour tromper ; ils ont sous leurs lèvres un venin d'aspic ;

leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ; ils ont les pieds légers pour répandre le sang ; la destruction et le malheur sont sur leur route ; ils ne connaissent pas le chemin de la paix ; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux. Or, nous savons que tout ce que dit la loi, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit reconnu coupable devant Dieu. Car personne ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi, puisque c'est par la loi que vient la connaissance du péché. Mais maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ pour tous ceux qui croient. Il n'y a point de distinction. Car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu (Ro 3.10-23 ; voir aussi Ge 8.21 ; 2 Ch 6.36 ; Ps 51.5 ; Jé 13.23 ; Ro 8.7,8 ; 1 Co 2.14 ; Tit 3.3).

Jésus-Christ est le seul être humain à avoir été en droit de dire qu'il était sans péché (Hé 4.15). Ceux qui font une déclaration aussi farfelue à leur propre sujet ne font que se leurrer. Leur processus de sanctification ne s'achèvera que lorsque les croyants seront glorifiés dans le ciel (Ro 8.19,23) et qu'ils seront alors sans péché.

CEUX QUI BLASPHEMENT DIEU

Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous. (1.10)

Ceux qui nient la réalité du péché composent un troisième groupe : ceux qui disent non seulement qu'ils ne pèchent pas actuellement, mais encore **[qu'ils n'ont] pas péché**. En faisant cette affirmation ridicule, ils blasphèment en **[faisant]** Dieu **menteur** (voir Tit 1.2 ; 1 Jn 5.10,11) de deux manières. Premièrement, ils nient explicitement son enseignement selon lequel tous on péché (voir précédemment) ; deuxièmement, ils nient implicitement leur besoin d'un Sauveur (voir És 53.10,11 ; Za 9.9 ; Mt 1.21 ; Lu 2.11 ; 19.10 ; Ac 5.31 ; 13.38,39 ; Ro 6.23 ; 1 Ti 1.15 ; Hé 5.9). Après tout, pourquoi auraient-ils besoin

qu'un substitut soit puni à leur place pour quelque chose qu'ils prétendent n'avoir jamais commis ?

Ces trois catégories de gens qui prétendent à tort être en communion avec Dieu échouent au deuxième test doctrinal de Jean en niant la réalité du péché. Ils prouvent du même coup que **sa parole [la vérité] n'est point en eux**. Quiconque, même un croyant déclaré qui cherche à couvrir son péché, est plongé dans les profondeurs des ténèbres et de l'imposture spirituelles, et blasphème Dieu. Inversement, lorsque ceux qui sont véritablement en communion avec Dieu tombent dans le péché, ils ne nient pas la présence du péché ni leur tendance à pécher (Ro 7.14-25 ; 1 Ti 1.12-15 ; voir aussi Ps 32.5 ; 51.3,5 ; Pr 28.13). Au lieu de cela, ils confessent ouvertement et honnêtement leurs péchés devant le Seigneur et s'en repentent.

L'Écriture corrobore la validité et la nécessité des deux premiers tests doctrinaux de Jean par rapport au salut : la foi en Dieu et la foi dans la réalité du péché. Au sujet de la nécessité de la foi absolue, l'auteur de l'épître aux Hébreux a déclaré :

Or, la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. [...] Or, sans la foi, il est impossible de lui être agréable ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent (Hé 11.1,6 ; voir aussi Jn 6.47 ; 20.31 ; Ro 1.17 ; 3.21,22,28 ; 1 Jn 5.1).

La parabole de Jésus au sujet du pharisien et du publicain (le collecteur d'impôts) indique clairement qu'on ne peut être justifié sans confesser avec honnêteté son état de pécheur :

Le publicain [*contrairement au pharisien imbu de lui-même*], se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : Ô Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci descendit dans sa maison justifié, plutôt que l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé (Lu 18.13,14 ; voir aussi Pr 26.12 ; 1 Co 6.9,10 ; Ga 5.19-21 ; Ép 5.5).